

UN LIEU SANS RAISON
ET LA PRESSE

Marguerite, dont Anne-Claire Decorvet nous conte l'histoire, a réellement existé. Née en 1890, elle vit une enfance bourgeoise, stricte et catholique dont elle mettra toute sa force à se libérer. Elle refuse le mariage arrangé par ses parents, mais celui de sa sœur éveille en elle d'affreux démons qu'elle combat au véronal. Elle s'invente des remords, se sent poursuivie par des voix qui l'accusent et l'insultent.

« Aliénation mentale et dépression mélancolique », assène le médecin. « Votre fille est folle. »

Devenue matricule 4470, elle est enfermée à l'asile de Saint-Alban, lieu de toute les misères.

C'est là pourtant qu'au début de la guerre on envoie les malades de Ville-Evrard. Il n'y a toujours pas de chauffage, pas d'égout et la soupe aux choux est de plus en plus claire. On a froid, on meurt de faim et ce n'est pas une image de style. Les rations s'amenuisent encore quand l'asile recueille des résistants blessés ou en fuite.

La fin de la guerre apporte quelques changements : nouveau personnel, plus de nourriture et enfin une mise en question des soins à apporter aux folles. « Insensiblement, le changement s'est amorcé. Saint-Alban n'est plus ce lieu sans raison dont parlait

Éluard, mais le cimetière d'une vision morte de la psychiatrie.»

Marguerite, entre ses crises, retrouve son amour de l'art et elle et ses compagnes créent toutes sortes d'œuvres qu'Éluard a admirées lors de son séjour à Saint-Alban et qui séduisent Dubuffet. Il les montrera dans quelques expositions avant de les confier à la collection de l'Art brut de Lausanne où l'on peut voir, entre autres créations, l'incroyable robe de mariée que Marguerite créa avec de petits bouts de tissu récupérés sur de vieux chiffons.

L'étonnant chemin entre les deux mondes de ces esprits torturés est plein d'enseignements et inquiétant aussi. La frontière est si ténue et si mouvante qu'elle pose des questions aux gens « normaux ».

JULIETTE DAVID
Swiss Magazine, 2015

Le prix littéraire suisse Édouard-Rod a déjà honoré de grands auteurs tels que Georges Haldas et Yvette Z'Graggen. Cette année, il couronne Anne-Claire Decorvet pour *Un lieu sans raison*, un roman magistral qui nous raconte la dérive mentale de Marguerite Sirvins. Cette femme, qui vécut de 1890 à 1957, fut une élégante modiste avant d'être internée à l'hospice de Saint-Alban, en Lozère. Revisiter sa vie est prétexte à ouvrir les yeux sur la condition des femmes au début du XX^e siècle, ainsi qu'à découvrir la pauvre vie des « fous » contraints à l'isolement dans des asiles insalubres. *Un lieu sans raison* est un roman sur la folie et sa violence, mais aussi sur la violence faite aux aliénés. Roman sur l'art encore, car Marguerite a été très créatrice durant toute sa vie, elle dessinait, peignait et brodait. L'écriture comme art pour l'auteure de ce roman passionnant qui réussit à garder

une grande douceur pour raconter l'inimaginable. Elle parvient également à nous donner envie de faire un tour à la collection de l'Art Brut de Lausanne, qui conserve la robe de mariée que Marguerite réalisa au crochet en utilisant les fils de ses vieux draps...

Comment arrive-t-on à un livre? Par l'attribution d'un prix qui le met en avant, par la visite d'un musée où demeure une robe de mariée qui jamais ne fut portée. Comment en arrive-t-on à écrire un livre sur une jeune femme contrainte des dizaines d'années derrière les hauts murs d'un asile, enfermée dans une maladie qui longtemps ne portera pas de nom, dont le seul souvenir – le travail de ses mains – reste toujours visible, accessible mais mystérieux, mélancolique, préservé par les beaux murs de la collection de l'Art brut de Lausanne. Comment l'écrivain rencontre-t-il son sujet, comment le lecteur rencontre-t-il son auteur?

« Elle a repris mon uniforme et m'a tendu une boîte en carton brun marquée à mon nom : *Marguerite Sirvins*. J'y ai retrouvé, soigneusement pliées, la jupe et la veste que je portais le jour de mon arrivée, il y a des siècles. Une étoffe au ton chaud, d'un doux jaune safran qui pénètre mes paumes et que je ne reconnais plus. C'étaient les vêtements que portait la Marguerite d'autrefois, celle qui préférait les talons hauts et ne sortait qu'après avoir jeté sur son miroir un sourire vague. Et l'autre visage me souriait pareillement, l'espace d'un instant nous nous regardions, puis je fermais la porte et me jetais dans la vie. Cela fait des mois que je n'ai plus croisé de miroir ni porté d'escarpins, alors je suis restée là, les mains posées à plat sur ma veste, un vide absolu dans la tête. »

Emprunté aux vers de Paul Éluard, écrits en 1943 dans cet asile de Saint-Alban où Marguerite était enfermée, le magnifique titre – *Un lieu sans raison* – offre un

double sens bienvenu, comme une clef de compréhension pour pénétrer dans un texte complexe, parfois chaotique – maladresse ou écho volontaire à la confusion dont semble souffrir Marguerite Sirvins? Concrètement, y avait-il véritablement une raison de l'enfermer, cette jeune femme qui – arrivée à la trentaine –, n'ayant ni enfant ni mari, se laisse aller à quelques crises de violente frustration? En ce début de siècle, austère s'il en est, en particulier pour les femmes, il était têt fait de les classer dans la catégorie «hystériques» au moindre débordement. Perte de raison, internement irraisonné, cela peut prêter lieu au débat. Un fait qui, lui, ne pourra qu'être approuvé par tous: en aucun cas cet asile – qui porte si mal son nom – n'aurait pu offrir à Marguerite une structure sécurisante.

« Assis face à l'empilement de dossiers trop semblables, le docteur D. sentait sa rage augmentée par l'impuissance. Qui se souciait d'un aliéniste à la retraite rappelé dans cet asile isolé parce que la guerre avait mobilisé tous les médecins? Qui se demandait ce qu'il advenait des fous d'Afrique ou d'ailleurs? Tous s'en foutaient, c'est sûr! On les planquait là pour les dissimuler, les fous, les attardés, les imbéciles et les gâteux, les soustraire à la vue des bien-portants qui, déjà, ne trouvaient pas si facile de vivre. On les enferme et après chacun respire? »

» Une fureur froide le tenait face à tant de mauvaise foi. Sa casquette de médecin-chef, au fond, c'était celle d'un géôlier, ni plus ni moins. Pourtant le docteur D. refusait de leur servir de bonne conscience, à ceux qui prescrivaient d'enfermer les fous sans souci de leur bien-être. Un asile ici, c'est aberrant. Tout était mal conçu, dès le départ. Il aurait fallu tout détruire et tout repenser: les lieux, les soins... Vers qui se tourner? Comment faire entendre la voix des fous qu'on réduit au silence? »

En ces temps de guerre, deux tout de même au cours de ces longues années d'internement, la contention domine la compréhension. Les docteurs se succèdent, le seul élément stable – et c'est paradoxal – reste l'enfermée, autour de laquelle tourne ledit récit. Les pénuries sont de mise, les conditions de vie effroyables. Longtemps il faudra attendre que les murs tombent, que la chaleur pénètre entre ces murs de pierre, que le fil enfin parvienne aux mains de cette artiste de l'Art brut, découverte par ce Dubuffet dont le portrait – haut en couleur – prête à sourire. Anne-Claire Decorvet nous livre un roman – car oui, la fiction s'invite, tout en respectant le réel travail documentaire – au style incertain, qui répond au comment et nous laisse avec nos pourquoi.

AMANDINE GLÉVAREC
litterature-romande.net, 2015

CE DESTIN SORTI DE LA NUIT

Elle, l'oubliée. Elle qui avait été élégante, elle la modiste qui savait faire danser les étoffes et les couleurs, elle qui s'éprenait de désirs et d'amour, elle qui courait vers la liberté. Elle, qui perd pied. Marguerite Sirvins (1890-1957). Qu'on rencontre au terrible matin où, de l'asile de Font-d'Aurelle, à Montpellier, elle est transférée, après des mois d'internement, vers cet obscur château de Saint-Alban, en Lozère. Là où les folies errent, enfermées dans le froid et les cris.

Ce destin de Marguerite, Anne-Claire Decorvet lui donne voix et l'envisage dans l'intense et très beau roman qui vient de recevoir le prix Rod, *Un lieu sans raison*. Marguerite, dont la collection de l'Art brut, à Lausanne,

garde l'énigmatique robe de mariée qu'elle tissa à partir des draps de Saint-Alban. Dans « ce lieu sans raisons » où pendant la guerre se réfugia Paul Éluard.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT

Coopération, 2015

Marguerite Sirvins (1890-1957) ne s'est jamais mariée, malgré sa robe de noces brodée... Avec une subtilité alliant poésie et élégance, l'auteure s'est emparée de l'étrange destin de cette femme au tempérament artistique, qui tint la folie à distance aussi longtemps qu'elle put avant d'être enfermée dans un asile sordide où naquit cette vêtue d'un corps absent, aujourd'hui trésor de la collection de l'Art brut à Lausanne. Poignant, superbe.

PAYOT LIBRAIRE, MARIE-CLAIRE SUISSE

Livre coup de cœur, 2015

ITINÉRAIRE D'UNE ROBE DE MARIÉE

Dans son troisième livre, *Un lieu sans raison*, Anne-Claire Decorvet explore le destin de Marguerite Sirvins, une femme déterminée et rêvant de liberté qui, suite à des troubles de l'esprit, est internée à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban. Sans tomber dans la fascination aveugle, l'auteure aborde la folie dans toute sa brutalité et sa poésie.

Exercer la profession que l'on a choisie, être indépendante, se marier par amour, ne pas se marier... Toutes ces

libertés acquises par certaines femmes aujourd'hui passaient pour inconvenantes pour une jeune fille respectable au début du siècle passé. Pour peu qu'une demoiselle développe un caractère passionné ou se laisse trop souvent aller à la rêverie, la limite était mince pour que la société ne la considère comme une mélancolique ou une hystérique. Les familles, impuissantes à faire face ou incapables de supporter la honte, se tournaient vers les asiles dont les mauvaises conditions d'hygiène et les traitements expérimentaux auraient rendu fou n'importe quel esprit en apparence sain. Cette tragédie est celle de Marguerite Sirvins, internée en 1930 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban. Elle est âgée de quarante ans et n'en sortira qu'à sa mort. Difficile de dire ce qui relève du caractère fragile de Marguerite ou du conditionnement de l'asile dans l'élaboration du diagnostic final : schizophrénie.

Dans les murs glacés de l'asile, Marguerite se détourne de la réalité et se réfugie dans les strates confuses de ses souvenirs. Obsédée par l'idée du mariage qu'elle n'a jamais connu, l'ancienne modiste réalise dans de vieux draps usagés une robe de mariée (qui est aujourd'hui exposée à la collection de l'Art brut de Lausanne). Marguerite Sirvins est en effet connue pour ses œuvres (aquarelles et broderies), toutes réalisées pendant son internement, et a été découverte par Jean Dubuffet qui, sous l'impulsion surréaliste, défend un « art des fous ». C'est par cette robe – son travail le plus abouti – que Marguerite Sirvins croise la route d'Anne-Claire Decorvet. Touchée par le destin singulier de cette femme, l'auteure genevoise a réalisé de nombreuses recherches afin d'appréhender au mieux l'univers de Marguerite.

On en revient alors à Saint-Alban, hôpital psychiatrique de Lozère. Lieu ambigu, à la fois synonyme d'horreur et d'espoir. Pour les malades, Saint-Alban est le dernier maillon, l'endroit d'où on ne ressort

pas : « L'équivalent du bagne ou des galères, un condensé de léproserie et d'échafaud. » Insalubre, mal isolé, surpeuplé, mal organisé, un personnel dépassé... L'humanité semble aspirée par les ombres de Saint-Alban. Mais cet état déplorable a indigné de nombreux médecins et aliénistes qui se sont battus contre le manque de moyens et pour le bien-être des aliénés. Saint-Alban a ainsi été un précurseur en ce qui concerne la psychiatrie et ses traitements. Pendant la guerre, le lieu a également abrité des réfugiés et des résistants, parmi lesquels Paul Éluard. Il était important pour Anne-Claire Decorvet que les faits s'inscrivent dans une réalité historique et *Un lieu sans raison* est à la hauteur du défi. Les pages sur le quotidien de l'hôpital, très documentées, procurent un véritable sentiment d'immersion et font la lumière sur une période particulière de la médecine quand elle intègre la psychiatrie, avec tous les égarements que supposent la méconnaissance et le manque de ressources pour percer à jour la psyché humaine.

Le centre du livre est bien sûr la vie de Marguerite Sirvins, qu'Anne-Claire Decorvet a reconstituée grâce à de maigres notes bibliographiques et le témoignage de ses deux nièces. Mais c'est ici que le livre bascule complètement du côté de la fiction : si l'auteure a respecté le contexte familial et les événements marquants de sa vie, elle a été habitée par le personnage au point d'imaginer ses pensées et ses réflexions, qu'elle retranscrit avec infiniment de justesse. L'un des points particulièrement intéressant du livre réside ainsi dans l'utilisation très fine que l'auteure fait des niveaux narratifs afin de s'approcher ou de s'éloigner de la folie de son personnage : « Un vide égaré quelque part entre le mur et le mur, celui de la salle de jour et celui de la cour. Un vide enfermé dans un lieu sans raison ! Quelqu'un pourrait m'appeler Matricule, encore une fois ce serait pure

convention. Quel que soit le mot dont on me désigne, il tombera forcément à côté, je ne m'y reconnâtrai pas. Matricule vous déplaît ? Parlez de Marguerite ou de moi, d'elles ou de nous, pour ma part je ne dirai plus "je". »

Parcours de folle, certes, mais parcours de femme avant tout : voilà pourquoi le livre d'Anne-Claire Decorvet nous touche autant. La multiplicité des fils qui tissent ce roman rend son intérêt inépuisable et la lecture, stimulante, laisse à chacun le soin de mesurer son propre rapport à la normalité et à la folie.

MARIE-SOPHIE PÉCLARD

L'Agenda, 2015

LA FOLLE QUI TISSAIT UNE ROBE DE MARIÉE

La Genevoise Anne-Claire Decorvet fait le récit de la vie tragique de Marguerite Sirvins, artiste aliénée du XX^e siècle exposée à la collection de l'Art brut de Lausanne

Dès la première page, la plume d'Anne-Claire Decorvet annonce la couleur : l'ambiance de son troisième ouvrage, *Un lieu sans raison*, sera grise et déchirante. Ce titre des plus mélancoliques est d'ailleurs emprunté au terrifiant poème de Paul Éluard *Le cimetière des fous* qu'elle inscrit en exergue du roman, comme pour avertir le lecteur qu'ici il ne rira pas, mais pleurera plutôt de tant de morts abandonnés au mépris : « Ce cimetière enfanté par la lune / entre deux vagues du ciel noir / Ce cimetière archipel de mémoire / vit de vents fous et d'esprits en ruine. » Avec une âpre acuité, la Genevoise retrace les heures sombres de Marguerite Sirvins, « folle enfermée parmi les fous » connue aujourd'hui pour être une des

plus passionnantes représentantes de l'Art brut, découverte par Jean Dubuffet en personne, inventeur du concept même.

Marguerite Sir, comme on la nomme aujourd'hui, est née en 1890, en Lozère, au cœur d'une bonne famille bourgeoise. Brillante, la jeune fille se sent rapidement à l'étroit dans ce milieu campagnard. Elle se lance dans une formation de modiste et part exercer à Paris. Peu à peu, sa santé se dégrade, de premiers troubles de schizophrénie apparaissent dès 1920 et, à l'aube de ses 40 ans, elle est déclarée folle. Internée dans un asile psychiatrique, elle n'en ressortira jamais. Car, comme l'écrivait encore Paul Éluard, « Les inconnus sont sortis de prison / Coiffés d'absence et déchaussés / N'ayant plus rien à espérer / Les inconnus sont morts dans la prison. »

Marguerite Sirvins n'a cependant jamais cessé d'espérer. Rendue définitivement folle par une perspective de mariage inaboutie, la jeune suicidaire emporte avec elle, dans son mouvoir pour aliénés, ses aspirations les plus virginales : entre deux crises de démence et autres hallucinations, la jeune femme dessine, peint, brode. Jusqu'à son œuvre majeure, cette fameuse robe de mariée (exposée à la collection de l'Art brut à Lausanne) crochetée à partir des fils tirés de ses draps usagés. Près d'un quart de siècle après son internement à Saint-Alban, asile qu'a fréquenté Paul Éluard, Marguerite Sirvins se préparait encore et toujours pour ses noces imaginaires.

« Je me nomme Matricule 4470 »

Si ce vêtement et le récit qui s'y cache se révèlent profondément romantiques, Anne-Claire Decorvet ne fait aucunement l'impasse sur les réalités honteuses et abominables de ces séjours : la crasse, la puanteur, les sévices et la mécanique froide de ces lieux où, le plus

souvent, on abandonne plus qu'on ne soigne : « Je ne sais rien, pas même qu'on m'a débaptisée. À présent, je me nomme Matricule 4470 et j'appartiens au pavillon des agitées, un quartier d'agitées où les guérisons n'existent pas. »

À travers ce roman infiniment bouleversant, l'écrivaine offre également une troublante ode à la création, à ce qui permet de transfigurer les pires souffrances. Oublions un instant la solitude macabre de ces lieux sans raison, les traitements avilissants et la plainte du vide qui gagne toujours plus, pour rêver, un temps, à ce qui n'est pas mais reste toujours au fond de soi : « Invariablement, Marguerite brode le même motif : l'enfance. Enfermée dans ses murs, elle dépeint la campagne. Au milieu des folles, elle recrée sa famille. Entre deux délires, elle coud des enfants sages. Nés de la tristesse, tous ses personnages ont le rire au visage, et l'harmonie des couleurs occulte un affreux désordre intérieur, pour un temps de perfection. » Cela s'appelle aussi l'instinct de survie.

ANNE-SYLVIE SPRENGER

Le Matin, 2015.